

## CHAPTER 2

# ESTHÉTIQUE URBAINE, ENTRE ATTRACTIVITÉ ET RÉPULSIVITÉ

## URBAN AESTHETICS, BETWEEN ATTRACTABILITY AND REPULSIVITY

**Denis BERTRAND<sup>1</sup>**

<sup>1</sup>Prof. Dr., Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, UFR « Textes et Sociétés », Département de Littérature française et francophone, Saint-Denis, France

e-mail: denis.bertrandcotar@gmail.com

DOI: 10.26650/B/AA04.2021.001-3.02

### RÉSUMÉ

« Architecture hostile », « mobilier répulsif », « unpleasant design », « dispositifs repousseurs », « design défensif » ... : ces expressions, parmi d'autres, désignent moins des stratégies d'occupation de l'espace par le collectif citadin que des techniques d'exclusion. Et néanmoins, comme leur caractère d'oxymore l'indique, elles manifestent une dimension esthétique paradoxale. Combinant attractivité et répulsivité, à l'image du célèbre banc de Camden, ces dispositifs tracent dans l'espace des conduites, dessinent des lieux du corps et instituent en creux un « espace social » à partir d'un espace modal. Comment se structurent ces modes de socialisation urbaine ? Comment les discours des objets promeuvent-ils le récit de la cité et mettent en scène ses valeurs ? Quelles passions, entre source et cible, projettent-ils ? L'analyse sémiotique de cette dimension apparemment modeste de l'urbanité cherchera à mieux comprendre les enjeux de sa puissance métonymique, comme foyer axiologique et moteur idéologique..

**Mots-clés:** Commun, écologie urbaine, narrativisation, polysémie, sémiotique tensive

### ABSTRACT

"Hostile architecture", "repellent furniture", "unpleasant design", "repulsive devices", "defensive design"... These expressions, among others, designate less strategies of occupation of space by the urban collective than techniques of exclusion. And yet, as their oxymoronic character indicates, they manifest a paradoxical aesthetic dimension. Combining attractiveness and repulsivity, like the famous Camden bench<sup>1</sup>, these devices trace out in space the behaviours, draw places of the body and institute a "social space" from a modal space. The aim of this article is to discuss these topics: How are these

modes of urban socialisation structured? How do the discourses of the objects promote the narrative of the city and stage its values? What passions, between source and target, do they project? The semiotic analysis of this apparently modest dimension of urbanity will seek to better understand the stakes of its metonymic power as an axiological focus and ideological driving force.

**Keywords:** Common, urban ecology, narrativization, polysemy, tense semiotics

## EXTENDED ABSTRACT

It is clear that urban planning is changing paradigms at the moment; especially in this period of climate change. To govern the urban space new criteria, appear; thus, “mobility” replaces cars, “common” replaces the public-private couple, the “inclusive” is supposed to reduce exclusion, the mineral embodied by haussmannian urbanism (in Paris) gives way to “vegetation” - up to this mythical object that is “urban forests”. These are some parameters concerning the design of the urban universe among many others, whose system is gradually organized, with its conditions of sharing, its technical and meteorological constraints, its modes of interaction. In our point of view, semiotics must mobilize its theoretical instruments to bring out the global economy and the semantically hierarchical coherence of this considerable upheaval of which we see the beginnings. I am focusing on a concept that will serve as a reading guide to address the seemingly narrow, seemingly marginal (especially as it deals with marginality), “repulsive urban aesthetics,” otherwise known as “hostile architecture,” “defensive design,” or the “unpleasant design” of “repulsive devices” in urban space.

The purpose of the article is to analyse the meanings induced by a particular form of street furniture. The following terms are used: “hostile architecture”, “repulsive furniture”, “unpleasant design”, “repulsive devices”, “defensive design”... These expressions, combining object designation and value judgement, also combine strategies for occupying urban space and, simultaneously, exclusion techniques on a narrative horizon. Consequently, as their oxymoronic character indicates, they manifest a paradoxical aesthetic dimension. Interweaving attraction and repulsion, like the famous Camden bench, these devices trace behaviours in the space, they draw places of the body and they establish a “social space” from a modal space. Camden Bench is therefore a type of concrete street furniture. It is moveable, but only by the powerful means of a crane. It was designed to influence - and even determine - public attitudes.

How are these modes of urban socialisation structured? How do the discourses of the objects promote the narrative of the city and stage its values? What passions, between source and target, do they project? And above all, how do they conform - or not - to the contemporary

promotion of the discourse of the “commons” who integrate, in the new urbanism, all the objectal and subjectal, technical and sensory, utopian and realistic, existential and playful components of a space that is defined by sharing? Here we use tensive semiotics to explain the coexistence of the contrary narrative paths induced by objects: a contractual path of belonging and a conflictual path of exclusion. It then appears that in strategic terms these two paths, far from being opposed, have complementary functions: chiefly, the first is the reason for the second, in that the euphorically shared belonging to the urban space (which aesthetics supports) implies the boundaries of non-belonging (thus pushing back the undesirable); secondly, the first masks the second, in that the aesthetic force of appearance makes the function of exclusion, which is its true *raison d’être*, “disappear” from view, like an indecency; and finally, the second reveals the function of the first: it maps the city by ensuring the meshing of its space and the distribution of its occupants through invisible borders that exist only as prescriptions for behaviour, prescriptions without subjects because they are only generated by the objects, their material, their formats. The semiotic analysis of this apparently modest dimension of urban planning that is repulsive furniture allows us to better understand the stakes of its metonymic power, as an axiological focus (the city shows its values) and an ideological driving force (the city is a narrative of power, with its relations of domination, between belonging and exclusion).

## 1. Le nouveau paradigme de l'urbanisme

Sous nos yeux, l'urbanisme change de paradigme. De nouveaux critères apparaissent, appelés à régir l'espace urbain : la « mobilité » remplace les voitures, les « communs » se substituent au couple public-privé, l'« inclusif » est supposé résorber l'exclusion, le minéral incarné par l'urbanisme haussmannien (à Paris) laisse la place à la « végétalisation » – jusqu'à cet objet mythique que sont les « forêts urbaines » en suspension sur la ville en quelque sorte. Ce sont là quelques paramètres concernant la conception de l'univers urbain parmi beaucoup d'autres, dont le système s'organise peu à peu, avec ses conditions de partage, ses contraintes techniques et météorologiques, ses modes d'interaction. Un sémioticien pourrait mobiliser ses instruments théoriques<sup>1</sup> pour faire apparaître l'économie globale et la cohérence sémantiquement hiérarchisée de ce bouleversement considérable dont nous apercevons les prémices. Des catégories en tension, une syntaxe modale et actantielle, des prégnances figuratives.

### 1.1. L'urgence écologique

Car le changement climatique est passé par là et l'urgence écologique impose son virage en s'associant désormais, de plus en plus étroitement et bon gré mal gré, avec l'urgence sociale. Les canicules ont révélé l'inhabitabilité des villes. L'air menace de se transformer en poison. L'adolescente Greta Thunberg incarne un troisième corps politique après les « deux corps du roi » – le corps de chair voué à la mort et le corps permanent de l'institution<sup>2</sup> : celui d'un corps futur qui nous jugera, et qui nous juge déjà, actualisé dans le regard prématurément rétrospectif des enfants. Elle impose ainsi le *futur antérieur* comme temporalité politique nouvelle, à côté des promesses d'avenir et des recours au passé : notre génération aura-t-elle été celle qui aura détruit les conditions de la vie sur notre planète ? Voilà pourquoi cette « urgence » du temps renversé et de l'espace dés-innocenté commence clairement à déterminer la programmation politique de la ville.

Jean-Louis Missika, adjoint auprès de la maire de Paris pour l'urbanisme, l'architecture, le développement économique et le Grand Paris, a publié en septembre 2019, sur le site du « Think tank progressiste » *Terra Nova*, un essai intitulé « Le nouvel urbanisme parisien »,

---

1 Ces instruments, en sémiotique d'origine structurale, seront par exemple ceux d'une approche « générative » : celle-ci consiste à appréhender un univers de signification à différents niveaux d'analyse, dont les modes de conversion de l'un à l'autre sont rigoureusement définis, et qui permettent de passer du niveau le plus général et le plus « profond » (celui des valeurs de base, articulées en relations sur un carré sémiotique ou de manière tensive) au niveau le plus superficiel (celui des manifestations figuratives les plus concrètes) en passant par le niveau intermédiaire des structures narratives (syntaxe modale et actantielle, programmes narratifs). Cf. à ce sujet Greimas & Courtés, 1979.

2 Cf. Kantorowicz, E. (1989). *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen-Âge*. Paris : Gallimard.

texte qui illustre bien, par ses aspects théoriques, le changement de paradigme dans la politique de l'urbanisme. Je ne vais évidemment pas, en un bref article, rendre compte globalement de cette réflexion très riche, tant par la conceptualisation qu'elle propose que par la multiplicité des exemples qui l'illustrent. Je voudrais simplement focaliser mon attention sur un concept qui nous servira de guide de lecture pour aborder le problème apparemment étroit, apparemment marginal (d'autant plus qu'il traite de la marginalité), de ce que j'appelle « l'esthétique urbaine répulsive », autrement nommée l'« architecture hostile », le « design défensif », ou en anglais l'« unpleasent design » des « dispositifs repoussoirs » dans l'espace urbain.

Le concept sur lequel je prendrai appui, je l'ai nommé en commençant, est de ceux qui régissent ce nouvel urbanisme, au niveau de ses « structures profondes ». Son pouvoir de couverture est considérable et ses capacités de conversion nombreuses. Pourquoi ? Parce qu'il désigne à la fois les choses et les supports des choses, les choses, leurs supports et les usagers des choses. Plus encore, il désigne aussi les usages eux-mêmes, c'est-à-dire le flux des interactions contractuelles et polémiques entre les personnes, les choses et leurs supports matériels. C'est un concept syncrétique par excellence.

## 1.2. Le « commun urbain » : un concept syncrétique

Ce concept c'est le « commun urbain » qui, comme le note Missika « permet de dépasser la séparation entre public et privé » (p. 2). Mais il le définit plus largement ainsi : « L'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, l'espace public où nous nous déplaçons, les données que nous produisons, les algorithmes que nous utilisons, la culture, le patrimoine, l'information, la science, la biodiversité ne sont pas des marchandises, mais ce ne sont pas non plus des services publics : ce sont des *communs*. » (p. 2) On le voit, cette approche définitionnelle nous présente apparemment une liste d'objets hétérogènes, tantôt concrets tantôt abstraits. Or, si nous l'observons de près, nous découvrons que cette liste plus profondément nous immerge dans un monde non-discontinu. Non-discontinuité entre les éléments – l'air, l'eau, la pierre, les constituants de l'espace et de la vie – et les élaborations culturelles, les formes du vivant, les réalités matérielles et immatérielles, la vie sociale et la vie symbolique, l'histoire : tout cela, sans discontinuité, forme les « communs ». On le voit, le passage de la forme adjectivale à la forme nominale, ainsi que la définition que celle-ci reçoit, suggèrent un élargissement de la notion habituelle de « commun » qui concerne spécifiquement les propriétés, les objets ou les actions associant un ensemble d'individus (« biens communs », « vie commune »).

Dès lors, plus précisément encore, c'est une politique qui se dessine à travers ce concept : « Ce concept de commun urbain ouvre la voie à un nouveau *mode de gestion collaborative* de

nos ressources communes et vitales », poursuit l'auteur. En effet, qu'il s'agisse de copropriété, de décisions sur les matériaux (biosourcés de préférence), de désimperméabilisation des sols, de mise en question du rapport entre minéral et végétal, de relation entre densité et verticalisation, ou de tant d'autres opérations, nous avons affaire à la gestion partagée de « communs » dont le programme de base, dira-t-on en sémiotique narrative, est la reconstitution d'une relation écologiquement équilibrée entre la cité et la nature. Missika écrit : « Le nouvel urbanisme parisien (...) est fondé sur la restauration écologique et la gestion partagée des communs urbains » (p. 2), ces derniers constituant les programmes d'usage du grand récit qui se profile.

Les communs se définissent donc comme l'ensemble des conditions existentielles du partageable dans l'univers urbain. Un regard sémiotique fait apparaître les dispositifs actantiels qui leur sont sous-jacents : sous le nom de « communs » s'exprime une relation politique entre des sujets, entre eux et leurs Destinateurs, voire entre des sujets et des anti-sujets. Comme le montre une étude sur un ouvrage de référence sur cette question, dirigé par Mary Dellenbaugh (2015), les définitions théoriques du concept de *commun* impliquent d'emblée une dimension narrative : d'un côté, on les appréhende comme un système relationnel entre un actant collectif (une communauté), des ressources (à la fois objets et Destinateurs) et les règles de gestion que ces ressources édictent comme autant de programmes narratifs plus ou moins contraignants ; de l'autre, les communs dessinent un espace de conflit entre une autonomie de gestion visée contre la mainmise, actualisée, des instances de pouvoir et de domination (État, libéralisme économique). C'est dire que les personnes aussi font partie des communs, en tant que sources et en tant que cibles, renouant d'ailleurs ainsi avec la signification première du mot. Le sens de la vie commune, celle qui dessine les contours des actants collectifs et même de ce qui leur permet de prendre forme, a ainsi donné lieu à *la* commune, à la communauté, à la communication, voire à la communion. On comprend les raisons qui expliquent que les communs apparaissent comme d'efficaces « outils conceptuels pour interpréter les pratiques d'organisation à l'œuvre sur le terrain. » (Eynaoud 2019)

Or, et nous nous approchons de l'objet de notre étude, il y a dans la ville des choses qui expriment plus que d'autres les relations entre les personnes, des choses qui révèlent – par leur radicale dystopie – la faille de l'utopie des « communs ». Ces choses particulières sont celles qui ont pour fonction d'exclure certains membres de la communauté des urbains, de les « ex-communier » pourrait-on dire.

### 1.3. L'exclusion des communs : ambiguïté

La gestion et la restauration des communs forment, nous le disions, un ensemble de programmes d'usage ; mais dans quel but, à quelle fin, pour quel programme de base ultime ? L'horizon éthique visé, c'est l'appartenance *convenable*, au sens littéral, c'est-à-dire bien ajustée, accomplie, heureuse, c'est le bien-être dans la ville, ou de manière plus minimaliste, c'est l'*inclusion*.

Or la ville exclut. Et ces stratégies d'exclusion s'impriment dans le mobilier urbain, notamment là où le collectif « inclus » devrait naturellement prendre place : un banc public par exemple. L'architecte Roland Castro et l'urbaniste Yoann Sportouch lancent en 2014 une pétition intitulée « Contre la ville hostile, faisons le Paris de l'hospitalité ». Ils constatent ceci :

Paris s'enrichit depuis une dizaine d'années d'in vraisemblables dispositifs d'éloignement de quiconque n'est pas socialement *convenable* (...) et visant à rendre le territoire urbain le plus inhospitalier possible. Les rues, trottoirs, rebords et murets fourmillent de déplorables exemples : arceaux métallisés sur bancs autrefois publics, grilles grandiloquentes, compositions minérales ciselées, arbustes à la densité calculée, inventions pointues, tranchantes et encombrantes à même de décourager et d'éloigner les sans-abri. (Castro & Sportouch, 2014)

Or les objets qui expriment et qui imposent cette exclusion, avec « grandiloquence », de manière « ciselée » et « calculée », sont aussi, comme ces qualificatifs l'indiquent, des objets d'attention esthétique. La positivité du beau semble leur être inhérente, au point que leur fonction négative d'exclusion se dissimulerait et s'effacerait derrière elle. Ce paradoxe est un des points essentiels de notre interrogation : la valorisation esthétique des objets urbains faits pour rejeter et pour exclure n'est-elle qu'une modalisation véridictoire, une technique de dissimulation ?

Cette ambiguïté du mobilier urbain n'est pas nouvelle. Le cas le plus emblématique de la double finalité pragmatique et esthétique est évidemment celui de la traditionnelle grille en fer forgé. Sa fonction est de délimiter de manière hautement visible et solennelle, en interdisant le franchissement. Cette visibilité s'exprime à travers des codifications esthétiques qui font l'objet d'études approfondies en histoire de l'art. On peut dire que l'entrelacs entre la droite et la courbe qui les caractérise le plus souvent exprime, par définition, les canons du baroque. C'est ce que l'on voit, de la manière la plus accomplie, dans les célèbres grilles de Jean Lamour, place Stanislas de Nancy, où la fonction de fermeture, de protection et d'interdit de la grille a quasiment disparu : c'est un tableau, c'est un décor autour des fontaines.

Notre problématique est donc celle-ci : comment interpréter sémiotiquement, dans le contexte contemporain du nouvel urbanisme, le paradoxe de l'esthétique répulsive, avec ce mixte d'attraction et de répulsion ?

## **2. Un banc (et d'autres objets)**

Passons rapidement en revue le corpus que nous avons constitué, en commençant par le fameux Camden Bench, devenu le modèle du mobilier répulsif. Les exemples suivants montrent diverses manipulations de la matière et des objets impliquant des interdits de comportements, de conduites ou simplement de position arrêtée : structure des surfaces et des supports (afin d'empêcher les auto-collants), recomposition figurative (parfois très élémentaire : des galets par exemple, pour briser la continuité), perturbation de l'expérience sensible d'ordre tactile potentiellement visée (pour interdire la position assise, la position allongée), perturbation des expériences sensorielles, ici visuelle... (lumière bleue, pour limiter la perception des veines du bras des junkies), et il existe aussi, du côté des sensations tactiles encore, les douches anti SDF (elles se déclenchent dans des entrées de parking lorsqu'ils cherchent à s'y abriter) ou des émissions sonores, ici tonitruantes pour faire fuir, ou là, à l'inverse, à la sortie d'un MacDo, en forme de musique classique douce et insistante, dissuadant les jeunes de stationner devant le restaurant... Bref, dans tous les cas, ces phénomènes peuvent être analysés comme autant de manipulations des communs.

Arrêtons-nous un instant sur le banc Camden, type de mobilier urbain en béton. Il a été commandé par le conseil municipal de Camden, un quartier de Londres, et mis en place en 2012. Il est déplaçable, mais uniquement par les moyens puissants d'une grue. Il a été conçu pour influencer – et même déterminer – les attitudes du public. La note descriptive de Wikipedia précise qu'il a pour objectif de « limiter les comportements indésirables et ne peut être utilisé qu'en tant que banc », en disposant des assises obliques à cet effet. Le Camden Bench illustre le principe même de l'architecture hostile, il en est le parangon. Il est même qualifié d'« anti-objet parfait » et considéré comme un « chef-d'œuvre de l'unpleasant design ».





Figure 1. Camden Bench



Figure 2. Exemples de mobilier répulsif

## 2.1. La réduction de la polysémie

Ce cas particulier permet de formuler une hypothèse plus générale : celle de la fermeture de la polysémie inscrite dans les objets – comme elle l’est dans les mots. Impossible d’utiliser le banc Camden pour s’allonger, son revêtement empêche toute inscription ou collage, son absence de recoin interdit d’y dissimuler de la drogue ou d’y déposer des messages...

Ainsi, cette action sémantique première, la réduction de la polysémie, conduit à dégager une hypothèse plus générale sur ce qui définit un espace public. On peut dire en effet qu'est public un espace ouvert à la polysémie, à la variation des investissements de sens, aux potentialités énonciatives diversifiées, à des initiatives discursives (gestuelles, comportementales, individuelles, collectives, etc.) portées par des acteurs différents (par l'âge, le milieu, l'origine culturelle, etc.). On peut qualifier un espace de « public » dès lors qu'il offre différentes possibilités de signification, de valorisation, d'appropriation. En d'autres termes, un espace se définit comme public s'il peut être, dans certaines limites socialement définies, librement interprété, et même conflictuellement (le « privé » représente en ce sens un acte de fermeture interprétative : est privé tout espace qui limite son potentiel polysémique et se met à l'abri du conflit).

Le Camden Bench opère donc, en premier lieu, une réduction sémantique sur les ouvertures aux discours qui définissaient pourtant son statut de meuble public. Il est fait pour s'asseoir, individuellement ; rien d'autre et rien de plus. On retrouve ici le sème nucléaire par lequel le sémanticien Bernard Pottier définissait le lexème « siège » : « pour s'asseoir » (Pottier, 1963). Par cette monosémie, le Camden Bench se privatise en quelque sorte, ou du moins il renonce à son statut de « commun ».

## **2.2. La valorisation esthétique**

Il y a pourtant autre chose. Au-delà de cette propriété rhétorique qui se présente comme un impératif persuasif, le Camden Bench a partie liée avec un autre univers de valorisation : l'axiologie esthétique. Celle-ci peut être envisagée de bien des manières, tant elle traverse l'objet et en démultiplie les modes de présence. La substance d'expression, sa mise en forme et sa disposition en sont, sans conteste, une première et indispensable manifestation : le jeu combiné, taillé dans la masse, des symétries et des asymétries variant selon les points de vue, l'alternance des arêtes et des arrondis, les effets de perspective, autant d'éléments qui lui donnent une forme voulue, construite, concertée, harmonique. Le monument a son tempo.

Mais il exhibe également un fort ancrage dans le référent culturel de la sculpture moderne : à travers le Camden Bench, on perçoit de nombreuses traces formelles des œuvres de Constantin Brâncusi et d'Henry Moore. Un travail comparatif serait à mener sur cette référentialisation.

Et on observe encore une troisième forme d'appropriation artistique, celle, effective, de Roger Hiorns. Artiste plasticien anglais né en 1975, il a pour spécialité, à la suite des *ready*

*made* de Marcel Duchamp (et de sa fameuse « fontaine » en urinoir renversé), de réinventer une signification pour un objet existant en l'insérant par un nouvel acte énonciatif dans une situation inédite. Une de ses séries les plus célèbres est l'enfouissement d'avions de ligne, coupés de leurs ailes, dans des tranchées. Ici, le Camden Bench est ramené à son statut de simple bloc minéral. La réduction sémantique qu'on a constatée sur le plan du contenu se trouve en quelque sorte approfondie sur le plan de l'expression. Son statut d'objet brut est rapporté à l'épaisseur et à la lourdeur de son matériau. De même que la table à côté dans la même pièce d'exposition, lorsque le jeune homme nu s'y adosse, est identifiée par les mots « Steel, flat screen, youth », de même ici sur le « bench » on a « Concrete, youth ». Le garçon nu est ainsi considéré comme un objet à l'intérieur de l'œuvre, au même titre que les autres matériaux. Hiorns donne au mot « youth » un double sens : il peut certes signifier, référentiellement, l'individu qu'il désigne ; mais il peut aussi être ramené à un simple signifiant, comme le dit l'artiste lui-même : « Ici, "youth" est présent sur la surface »<sup>3</sup> La dimension artistique dans l'installation intensifie donc l'éradication sémantique, avec le retrait des sèmes humains et des séquences narratives potentielles qui caractérisaient, initialement, le statut de l'objet fonctionnel. La création consiste ici à « remonter » le cours du sens pour le décanter, pour le réduire à son minimum en tant que plan de l'expression, on pourrait dire à « déshabiller » le sens par une épreuve de « suspension » phénoménologique des savoirs et des croyances attachés, par habitude, à la perception des objets et des personnes. La « nudité » prend alors une double signification.



**Figure 3.** Roger Hiorns (Installation View, 2013)

3 « The word youth can be also interpreted as a descriptive, or as if to say "here, 'youth' is present on the surface" » (Hiorns, 2013).

On pourrait par ailleurs reconnaître, dans d'autres manifestations de cette esthétique répulsive, différentes propriétés qui les font entrer dans la sphère qualitative du beau. Et ces propriétés sont susceptibles d'actualiser une grande variété de codifications esthétiques : le poli inoxydable des pitons d'acier anti-sieste renvoie à l'abstraction formelle, les mini-architectures égyptiennes des pyramides de calcaire qui ont cette même fonction évoquent les références symboliques de leur modèle antique, les gros galets inégaux comme sur une plage normande imposent un naturalisme de « land art », et les blocs de minerai exhibant leur matériau rappellent l'art brut, en quête d'une substance d'expression pré-culturelle, antérieure aux langages eux-mêmes... A travers la diversité de ces références, toutefois, on retrouve la prégnance d'un même critère qui assure le semi-symbolisme du discours : critère de l'« épuration sémantique », qui met dans les formes d'expression le contenu même de l'épuration sociale qui est au cœur de son message.

Or cette réduction et cette fermeture s'accompagnent aussi d'une ouverture, ou plus exactement elles la suscitent.

### **3. La narrativisation des objets-valences**

Pour analyser et mieux comprendre cette ambiguïté, nous pouvons solliciter ici l'approche tensive de la sémiotique. Et remonter, comme elle le suggère, de la valeur aux valences, c'est-à-dire aux conditions de fixation et de reconnaissance des valeurs. La sémiotique tensive aperçoit dans ce phénomène un processus isolable en lui-même, descriptible et identifiable comme un parcours signifiant. Ainsi, la valeur reconnue ici comme esthétique n'est en réalité qu'une des valences possibles émanant de l'objet. Et elle a pour propriété de cohabiter avec l'autre valence, celle qui exprime la modalité déontique du /devoir ne pas faire/, formant à elles deux l'ambivalence caractéristique du mobilier urbain répulsif.

#### **3.1. Bi-valence**

Notre objet prend alors une toute autre dimension. Voilà que le narratif s'en mêle, et que l'architecture repoussoir devient le foyer d'un récit bi-valent. À l'opposé de toute « équivalence », ce paradoxe de la bi-valence tensive, a pour effet de disjoindre les acteurs, observateurs, citoyens ou passants, et même d'opposer leurs rôles thématiques au point d'en faire des sur-contraires. Nous renvoyons ici à la catégorie proposée par Cl. Zilberberg (2006) en sémiotique tensive, qui distingue, au sein des oppositions, les contraires (ex. fermé vs ouvert) et les sur-contraires, ou pôles extrêmes de la catégorie (ex. hermétique vs béant). Les contraires sont liés par des relations implicatives (si c'est fermé, alors je peux ouvrir),

alors que les sur-contraires, oppositions exclusives, interdisant toute rencontre en dehors de la relation concessive (« *bien que* ce soit hermétique, j'ouvre ! ») et, dans notre contexte : « *Bien que* le SDF n'ait pas droit de cité ici, parmi nous, citoyens, je lui donne une pièce. »).

Car du côté de la valence esthétique, et en raison même des propriétés de la qualité supposée (le beau implique le partage), cette forme de mobilier a surtout une fonction contractuelle : elle inscrit ces objets particuliers dans un univers urbain d'objets esthétisés, parfaitement isotopes avec eux, fondus en eux. Ils deviennent parmi les autres le miroir des attentes des « gens convenables » (pour reprendre l'expression de Roland Castro) dans un univers de valeurs prévisibles, émergeant tout juste par leurs mini-saillances. En d'autres termes, ces objets ont une fonction attractive de consolidation du contrat de sociabilité urbaine autour de normes atones : le bruissement modéré des formes-décor de nos immeubles et de nos rues. Ils participent de l'urbanité.

### 3.2. Résolution narrative : #Florencecalling

C'est du reste la revendication de cette consolidation contractuelle qu'exprime explicitement un architecte comme Stefano Boeri. Pour lancer l'appel d'offre initié par la ville de Florence (le #Florencecalling de septembre 2017) en vue de créer des dispositifs urbains anti-terroristes, il propose d'impliquer la créativité dans la conception de dispositifs de sécurité innovants pour les espaces publics. Faire d'une pierre deux coups en somme : créer une nouvelle génération de systèmes de défense passive en vue de protéger des objectifs sensibles, d'un côté, mais aussi et simultanément, créer des œuvres pour améliorer la qualité esthétique et sociale de la ville. Il écrit : « le message qu'envoie Florence, capitale de l'humanisme (...), est ne pas accepter le chantage du terrorisme (...); c'est l'invitation à transformer la nécessité de se protéger de ceux qui menacent de mort, en opportunité pour inventer de nouvelles architectures qui génèrent la vie, dans l'espace public de nos villes. » (#Florencecalling, en ligne) L'« opportunité » est bien celle d'une contractualité urbaine renouvelée.

## 4. Surmodalisation et stratégies énonciatives

À l'inverse, du côté des valences déontiques de l'interdit, voici qu'un tout autre récit prend forme. La modalité déontique, en tant que /devoir ne pas faire/, est surmodalisée par un /ne pas pouvoir faire ou ne pas faire/ : il n'y a qu'à « se barrer », comme on dit. L'exclu, le rejeté, le chassé, se trouve ainsi davantage confronté à un impératif aléthique (quelque chose qui ne peut pas ne pas être) qu'à une prescription négative. Car il n'y pas de sujet, pas d'expression de l'interdit, pas la présence humaine d'un Destinateur qui la prenne en charge

ou l'argumente. L'exclu se trouve confronté au caractère implacable du non-négociable – qu'exprime bien d'ailleurs, sur le plan de la substance d'expression, la dureté elle-même implacable des matériaux. Il se trouve donc face à une barrière argumentative absolue. On est loin de toute relation : il n'y a pas à désobéir, puisqu'il n'y a pas à discuter.

Il est alors significatif de constater que, face à ce « fascisme » langagier – au sens barthésien de ce mot : qu'on ne peut pas ne pas faire, ce qu'on ne peut pas ne pas dire, ne pas nommer<sup>4</sup> –, la riposte est dans le pas de côté, dans le détournement, dans le débrayage humoristique. On trouve sur Internet une vidéo, intitulée « Le repos du fakir », qui montre le parcours d'un personnage allant de site répulsif en site répulsif, et qui s'allonge, se glisse parmi les pierres, se love entre les clous, ou même s'installe carrément dessus et, nonchalamment, s'assoupit. Au « repos du fakir » fait aussi écho la recension par la Fondation Abbé Pierre des dispositifs hostiles aux SDF dans la ville de Paris, recension couronnée par le festival dit « des pics d'or ». La BNP-Paribas en a gagné la palme d'or en 2018, on l'appelle « le clou », ce qui a eu pour effet immédiat – blessure éthique oblige – le retrait des pointes, pyramides, galets, et autres lames anti-SDF disposées sur les murets devant les agences de cette institution bancaire.

On le voit, au-delà de l'anecdote, l'effet d'une telle narrativisation est bien de multiplier les positions actantielles, de polariser les rôles, de produire de la sur-contrariété narrative, dans la tension poussée à l'extrême de la « polémico-contractualité ».

## Conclusion

J'ai évoqué, en commençant, le changement de paradigme de l'urbanisme avec son tournant écologique adossé au concept de « commun urbain ». Dans ce contexte de profonde mutation, l'esthétique dissuasive et répulsive joue un rôle symbolique. Elle contredit les pratiques induites par les attendus de ce concept de « communs » et le principe partenarial et convivial du partage qu'il implique. La restauration écologique a pour vocation l'intégration générale des constituants, des participants de toute nature et de toute espèce qui co-constituent et co-instituent l'espace urbain. Avec sa double valence attractive/répulsive, et l'effet de complémentarité induite entre inclusion et exclusion, l'esthétique répulsive entre en conflit avec la gestion des communs. Elle installe la confrontation entre les membres d'une même

---

4 Cf. Barthes, R. (1978). *Leçon*. Paris : Seuil. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, le 7 janvier 1977, Barthes interroge le pouvoir dans la langue, qui commence par le fait qu'elle classe, qu'elle « ordonne », et il conclut avec cette remarque qui a suscité de nombreux commentaires : « La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. »

espèce, ce qui est incompatible avec la synonymie qu'appellent les deux termes d'urbanisme et d'urbanité. Comme on l'évoquait en commençant, l'urgence sociale est inséparable de l'urgence écologique (toutes deux impliquées dans le partage des communs), et elles sont ensemble, bien au-delà d'une simple orientation idéologique, la condition de survivance des collectivités urbaines. D'un point de vue sémiotique, les objets urbains répulsifs s'imposent surtout en tant qu'acte énonciatif d'exclusion corrélé à un autre acte énonciatif, contradictoire, valorisant et même exaltant le partage, un partage *sélectif* peut-on dire de manière oxymorique.

L'analyse que nous venons de présenter ici comporte un enseignement pour la sémiotique elle-même : elle nous montre que la signification se détache des objectivités d'objets et du strict jeu de leur relations internes – seul champ d'exercice de la sémiotique structurale à ses débuts – pour s'inscrire de plus en plus dans les opérations énonciatives elles-mêmes et les interactions qui en résultent, opérations qui, devenues figurables, sont à leur tour objectivables, comme le montre la scénographie urbaine du mobilier dissuasif.

## Références / References

- Barthes, R. (1989). *Leçon*. Paris : Seuil.
- Bertrand, D. (2000). *Précis de sémiotique littéraire*. Paris : Nathan.
- Castro, R., & Sportouch, Y. (2014). « *Contre la ville hostile, faisons le Paris de l'hospitalité* ». Pétition citée par Damien Dubuc, « Jeunes, clochards, drogués, la ville ne veut pas de vous », *Usbek & Rica* [En ligne], 11.2016. <https://usbeketrica.com/article/jeunes-clochards-drogues-la-ville-ne-veut-pas-de-vous>
- Dellenbaugh, M. et al. (dir.). (2015). *Urban Commons : Moving Beyond State and Market*. Berlin : Birkhäuser.
- Eynaud, L. (2019). « De quoi les communs urbains sont-ils le nom ? », *métropolitiques.eu* [En ligne], 1<sup>er</sup> juillet 2019. URL : <https://www.metropolitiques.eu/De-quoi-les-communs-urbains-sont-ils-le-nom.html>
- Greimas, A. J., & Courtés, J. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Kantorowicz, E. (1989). *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen-Âge* (1957), tr. fr., Paris : Gallimard.
- Missika, J.-L. (2019). « Le nouvel urbanisme parisien », *Terra Nova. Le think tank progressiste* [En ligne], sept. 2019.
- Pharo, P. (2020). *Eloge des communs*. Paris : PUF.
- Pottier, B. (1963). *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*. Nancy : Publications linguistiques de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.
- Zilberberg, C. (2006). *Éléments de grammaire tensive*. Limoges : PULIM.

